

La couleur a disparu du quotidien

Par Ingrid Van Langhendonck

Il suffit d'observer rues, murs et objets pour tirer cette sombre conclusion. Mais où sont donc passées les couleurs vives? Que raconte cette vague d'ennui chromatique sur l'époque?

En décembre, les plus grandes marques de peinture éditent, chacune à leur tour, leur couleur de prédilection pour l'année à venir. Si la proclamation de ces «couleurs de l'année» est avant tout un moment de communication éclair, le *Cloud Dancer*, présenté par Pantone, a fait le buzz. Volontairement ou pas. La raison? Ce «blanc vaporeux et doux évoquant la tranquillité et l'espace créatif» n'est en réalité rien d'autre qu'un blanc. Dans lequel, certes, certains percevront une infime pointe de gris... Mais cela reste du blanc.

Alors que les magazines de déco s'extasient, les réseaux sociaux rigolent et dénoncent une arnaque: «De qui se moque-t-on?!» Vincent Grégoire, directeur «Consumer Trends and Insights» de la très prescriptrice agence Nelly Rodi nuance: «Certains y ont vu quelque chose

de tout à fait disruptif, l'idée du vide, de la page blanche à réécrire, dans un monde en perte de repères. Cela peut aussi être vu comme un message fort.» Et quand on repense à Kasimir Malevitch, emprisonné en Russie pour avoir peint un carré blanc sur fond blanc en 1918, on mesure mieux la portée d'une couleur, brandie comme un étendard, quand elle intervient dans un contexte politique donné. La question est donc: la couleur porte-t-elle en elle un message politique ou sociologique? Si c'est le cas, que dit cette tendance au gris de notre société?

Virer au gris

La disparition de la couleur n'est pas qu'une impression. Une étude menée par le centre de recherches britannique Creative Industries Policy and Evidence Centre (Creative PEC) révèle que, si au tournant du XVIII^e siècle, les gris ne représentaient que 15% des couleurs des objets du quotidien, ce sont aujourd'hui plus

La prédominance du béton et des tons neutres dans les ouvrages publics, un choix esthétique, mais également fonctionnel.





50%

**des objets, vêtements
et autres outils usuels sont aujourd'hui
de couleurs neutres.**

de 50% des objets, vêtements et autres outils usuels qui sont monopolisés par les tons les plus neutres. Même constat sur les routes: en 2025, trois voitures vendues sur quatre étaient blanches, grises ou noires, alors qu'en 1952, c'était l'inverse: 75% des véhicules étaient rouges, verts ou bleus...

Cela fait aussi plusieurs générations que le jaune pop, le rouge et le bleu paon ont déserté les murs des maisons et des espaces publics. Les projets architecturaux marquants des dernières années se sont, pour la plupart, cantonnés à des gammes de couleurs assez restreintes de camaïeux de gris, de beige ou de blanc, comme le nouveau musée Abby, à Courtrai, ou l'onéreuse gare de Mons. Autre signe des temps, le cas de la KKW Residence, la maison de Kim Kardashian et Kanye West dévoilée dans la presse en 2020. Bien que perchée sur les hauteurs de Los Angeles, cette villa qui se présente comme une ode à l'épure est le fruit de la créativité de deux designers belges de haut vol: Axel Vervoordt et Vincent Van Duysen. L'antiquaire visionnaire et le petit génie de la déco s'y sont associés pour une maison singulière, dont les murs, ...

BELGA

... les sols et le mobilier sont d'un blanc immaculé. Les ornements et accessoires y sont réduits au strict minimum et seules les veines du marbre ou quelques pièces de mobilier en bois blond viennent rompre ce nuage de blanc omniprésent. Saluée par toute la presse spécialisée, la villa s'apparente à une sorte de monastère futuriste «où le dépouillement invite à la méditation», selon Axel Vervoordt. Loin du bling-bling tapageur auquel le couple avait habitué ses fans. Si cette réalisation peut sembler caricaturale, elle est aussi le reflet d'une tendance au dépouillement et à la sobriété qui a pris place dans l'environnement. Maisons, voitures, vêtements, la société vit dans le gris.

Signe de bon goût et de statut social

Une standardisation de l'espace urbain que Benjamin Fastré, architecte et attaché à urban.brussels, le Service public régional bruxellois en charge de l'urbanisme et du patrimoine, replace dans un contexte plutôt occidental: «La couleur a fortement disparu de l'espace urbain dans les pays les plus industrialisés comme les Etats-Unis ou l'Europe occidentale, mais les pays d'Amérique du Sud restent très attachés à la couleur. Je pense, entre autres, aux rues de Bogota. Chez nous, depuis l'hyperurbanisation survenue au tournant de l'ère industrielle, la modernité est associée à un certain minimalisme et nos architectures urbaines sont allées vers des tons de plus en plus neutres et des matériaux bruts, comme le bois, le béton ou le verre.»

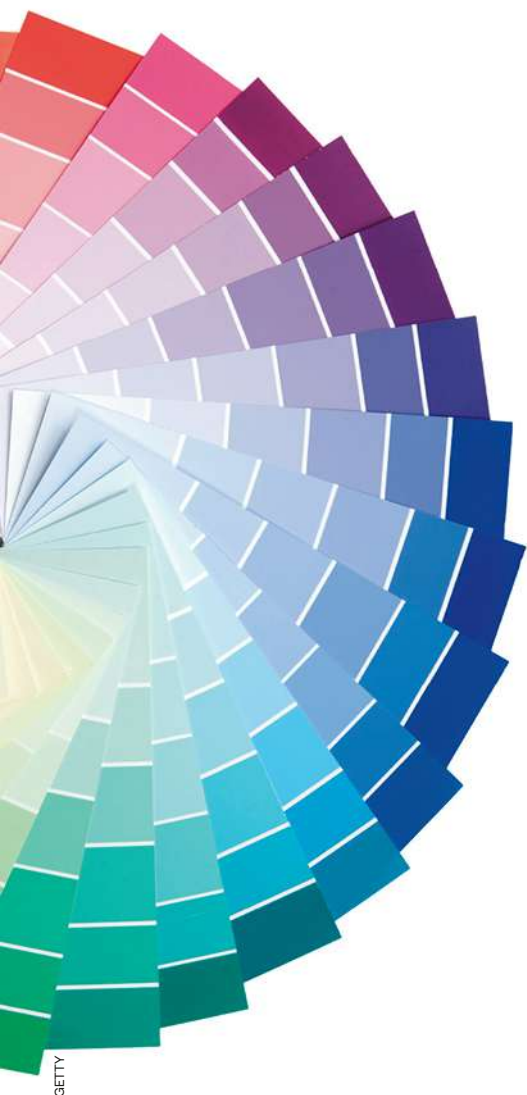
L'explication serait en partie liée à des impératifs fonctionnels, decode l'architecte: «Dans des villes saturées d'écrans publicitaires, de panneaux de signalisation automobile, d'éclairages publics, la couleur vient accentuer cette sensation visuelle de cacophonie. Il y a eu une volonté chez les urbanistes au XIX^e et au XX^e siècles, de rétablir une certaine cohérence visuelle dans l'aménagement de l'espace urbain. Cette volonté de clarification s'est alors retranscrite dans les prescriptions urbanistiques des villes et des communes, au point que dans certains quartiers ou villages, les couleurs sont définies de manière très restrictive pour les candidats construc-

teurs, même la couleur des tuiles de toit y est alors prescrite, et les dérogations sont rarissimes. De nos jours, l'espace urbain est pensé dans sa globalité.»

Une tendance qui est également devenue une sorte de réflexe chez les architectes contemporains, déplore Benjamin Fastré: «La couleur est un élément qui doit désormais se justifier dans un concours ou un appel d'offres. Or, dans les espaces urbains modernes, elle se justifie difficilement. J'ai le souvenir d'un projet de construction rejeté sans aucun motif valable, sinon qu'il avait été pensé dans une tonalité de vert qui n'a pas mis tout le monde d'accord au sein du jury... On retrouvera plus facilement des accents de couleur dans certains projets de lotissements ou de cités, par exemple, car ils structurent les espaces, même si c'est alors davantage un élément de signalétique qu'un réel parti pris esthétique.»

Mais cette standardisation serait aussi liée aux préoccupations écologiques, ajoute l'architecte: «Aujourd'hui, la durabilité est au cœur des préoccupations des urbanistes, qui privilégient les matières brutes ou naturelles. Or, ces dernières ont souvent des teintes neutres. Mettre une façade en peinture n'est pas dans l'air du temps. On veille à amener davantage de verdure, on propose des toitures végétalisées. Il y a un aspect esthétique, mais aussi fonctionnel dans cette vision de la ville moderne.»

Même constat pour Cécile Grosjean-Bouchat, designer et décoratrice, qui rappelle ces maisons de famille, dans lesquelles on pouvait choisir la chambre rouge ou jaune, avec sa déco chargée de bibelots bariolés: «C'est dans l'imaginaire collectif. On considère souvent que le neutre est chic, qu'il en émane une impression de statut social et de bon goût. En aménagement intérieur, l'idée qu'un ton neutre ne se démode pas est partagée. Il est vrai qu'on envisage souvent son habitat sur le long terme, et on ne prend pas le risque que la déco soit trop marquée d'une couleur "dont on va se lasser". Un beau gris peut être le ton idéal pour mettre en valeur une pièce de mobilier ou une œuvre d'art mais ici, il s'agit d'autre chose. On pourrait donner à cet appauvris-



«Pourtant, les marques de design et les constructeurs automobiles communiquent par la couleur...»

«Cette appétence pour le gris est une tradition de notre pays. Le Belge est minimaliste.»

sement chromatique une dimension sociologique: dans l'histoire, les périodes de récession sont souvent marquées par un affaïssement des couleurs, et chaque période faste marque le retour des couleurs vives. Comme dans la mode. Je pense aussi aux designers italiens, qui ont émergé après la guerre, avec leur mobilier en plastique multicolore. Il y a davantage de couleurs dans les périodes d'insouciance et de prospérité économique.»

Dans le contexte actuel, on lui a donné le nom de tendance *old money*, qui aspire à un chic discret, un classicisme rassurant. D'autant que la structure des intérieurs est devenue plus floue, que les constructions sont pensées comme des lofts, avec des cuisines ouvertes, un coin bureau dans le living... Pour y travailler en journée, y manger le soir... Les fonctions de l'habitat étant moins clairement définies, on évite les ruptures franches sur les murs et les sols. «Sans oublier que cette appétence pour le gris est une tradition belge, précise la styliste. Le Belge est assez minimaliste, il aime le bois, la pierre ou le béton... En Belgique, le chic c'est la ferme flamande dans sa version modernisée, avec des enduits texturés, de la chaux, du béton ciré ou du Mortex. Sur les chantiers, même si ces matières peuvent être teintées dans la masse ou lazurées, le client belge choisit presque instinctivement des tons neutres: le vert sauge, le beige et toutes les nuances de gris.»

La couleur, espace de liberté

Dans son essai *Chromophobia* (Reaktion, 2000), David Batchelor, un artiste écossais, va même plus loin et théorise la peur de la couleur en Occident. Il remonte à Platon et Aristote pour retrouver des textes prônant des vertus dangereuses aux couleurs, alors jugées superficielles dans le meilleur des cas, voire décadentes. «Certains théoriciens de l'art, comme Charles Blanc dès le XIX^e siècle, ont attribué des traits d'identité aux couleurs vives, qui seraient dès lors orientales plutôt qu'occidentales, féminines plutôt que masculines, voire infantiles, face au monde des adultes bien-séants.» De là à avancer que l'usage des couleurs a subi, lui aussi, les affres de la société patriarcale, il n'y a qu'un pas.

«Pourtant, les marques de design et les constructeurs automobiles communiquent par la couleur, rappelle Vincent Grégoire, chez Nelly Rodi. Un magazine présentera les derniers modèles de canapés en jaune canari ou en rouge somptueux, même si, en production, les modèles beige et gris seront les plus vendus. Il en va de même pour les voitures, les concessionnaires savent que leurs modèles seront finalement commandés par les clients dans des tons neutres, notamment pour en faciliter la revente. La production de masse a mené à cette standardisation généralisée.»

Idem dans le secteur de la mode, première vitrine des messages portés par la couleur. Selon l'historien de l'art Denis Laurent, commissaire de l'exposition «Masculinities», en 2021 au Musée de la mode et de la dentelle, à Bruxelles: «Tout a fortement changé avec l'industrialisation et la généralisation du travail de bureau, dans les années 1930. Le costume gris ou noir est devenu une sorte d'uniforme, un marqueur social. La sobriété dans les effets, les matières et les couleurs s'est imposée comme le symbole d'une certaine bienséance. Hormis quelques rares exceptions, comme la vague hippie, ou le disco des années 1980, l'imaginaire collectif a intégré l'idée que le noir est chic. Une robe noire ou un costume noir sont des valeurs sûres, forcément élégantes, quand la couleur sera, elle, considérée comme une prise de risque.» D'autant que cette timidité face aux couleurs semble contagieuse, car plus l'environnement est neutre, plus la couleur détonne et s'expose à toutes les interprétations.

Il reste un espoir. La tendance au rétro, qui agite autant le monde de l'automobile que celui de la mode et de la déco, peut s'apparenter à une forme de repli sur soi. Mais Cécile Bouchat y voit, elle, le signe annonciateur d'un retour probable de la couleur. «La couleur revient dans les intérieurs. Sous forme de coussins, de vases *vintage*, de papiers peints à larges motifs ou d'objets de déco et de petit mobilier coloré, plus faciles à changer que la teinte des murs. La couleur reprend ses droits, petit à petit.» Comme un espace ultime de liberté, de diversité et d'anticonformisme. ●

